

La mort approche

Denise Desautels

Numéro 795, mars-avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

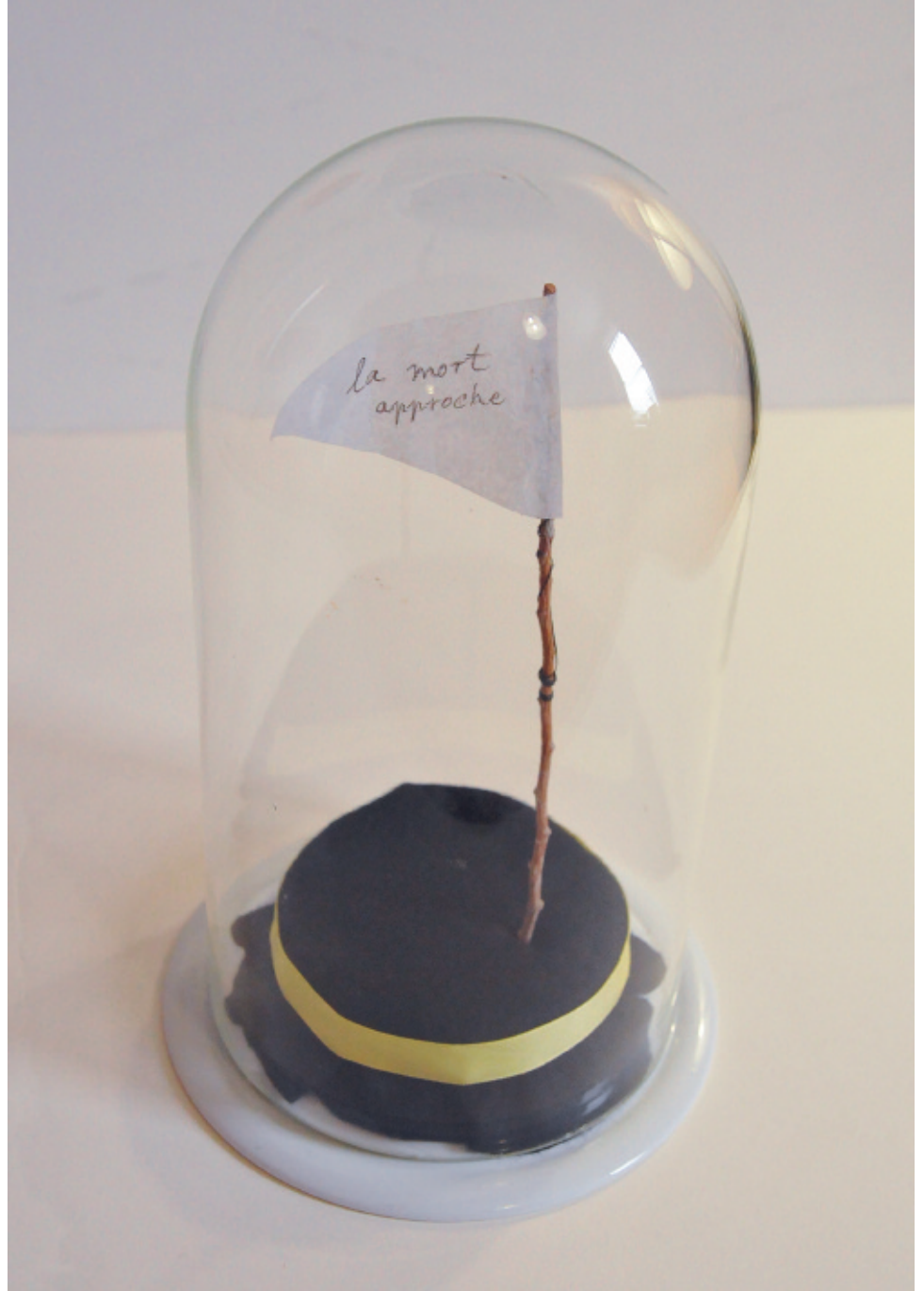
0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desautels, D. (2018). La mort approche. *Relations*, (795), 42-43.



La mort approche, 2012. Photo: Massimo Guerrera

*« Je fais le ménage entre des débuts de poèmes,
Je déplace des choses lourdes comme un homme le ferait
S'il était tenu de garder
Le monde en vie. »*

ÉLISE TURCOTTE

« Tu déterres, avec la bouche, ce qu'est vivre. »

MARTINE AUDET

« Tu as toute la mort devant toi. »

MYLÈNE BOUCHARD

La mort approche

Image : Sylvie Cotton

Texte : Denise Desautels

Tu l'as délicatement mise en cage. Sous observation.
La mort comme un cœur.
Parce qu'elle approchait trop. Trop vite de nous du bord.
Une fois de trop. Sous un globe de plexi ou de verre.
Sous la transparence chirurgicale de la vitre.
Tant d'élégance dans ta paume.
Et la pensée de tant d'âmes désormais ailées
– chaque fois ferveur unique. Si éperdue en elle.

À surveiller de près. Battement bombe bluff
et la moindre arythmie réclament soin.
On reste là à compter les silences à se demander.
S'il va longtemps neiger sur l'écorce
les trois tuniques et les trois tourments de ce cœur-là.
Si le bleu solide de janvier va tout stopper.

L'océan – l'infini le poli autour de nous.
Pierreux silence et ruban d'adieu on dirait.

Se déploie menaçant dans l'air un grondement.
Résurrection. Sauvagerie des sous-sols.
La peur rôde – comme les os et les larmes – l'entends-tu ?
Déferlante obsédée à rejoindre un rivage. N'importe lequel.
Partout. Nous sommes les proies de la guerre.
Et les draps blancs qu'on hisse
en rêvant en écrivant
vie sorcellerie ou reddition
ne désarment personne. Ni délire ni haine.
D'hostiles graines prolifèrent.
Par petits plants la sauvagerie de l'espèce
et aucune prétention au moindre au secours.

Globe mort cœur île branche socle tissu dérisoire
– tout le décor interrompu. Nulle brèche.
L'ailleurs plombe les voix.

À dévoiler un jour absolument l'enfouie douleur.
Qui explose dans *Ma très grande mélancolie arabe*¹
où s'enfoncent à répétition des débris des bouts
– ô si jeunes
d'espoir de monde de *vie capable de rouler / jusqu'à la mer*².

Jusqu'ou aurons-nous le temps de nous rendre ?
Je répète *tu l'as mise en cage*.
Je répète *la mort comme un cœur*
son bruit d'abandon dans ma voix.
Son présent alentour.

Notre lent cortège. Comme si nous étions des fleurs.

Jusqu'ou le mien mon cœur navigant aveuglé
par une marée d'histoires de tares. De *Traversées*³.
Je dis c'est moi moi cette figurine
– à ton effigie à la mienne – filant sur un mur
flottant dans le gouffre jaune de l'air de l'eau. Je la tiens.
Nageuse qui se livre docile au mouvement
machine muscle et mystère qu'elle rêve glorieux.
Je la tiens. Pour que le vide soit moins vide.
L'insensé moins insensé. Livrée nouée retenue
dans l'ombre à la hampe d'un drap de poche.
Éviter la noyade surtout – tant d'aimées aimés
s'y sont laissé prendre. Longuement voler planer
ainsi *garder / le monde en vie*.

Je dis ton cœur mon cœur à l'unisson.
Je dis silencieusement ne pas *Disparaître*⁴.
Être en même temps soi-même et une autre.
Celle qui glisse le long d'un mur d'idylles et d'étoiles
et l'autre qui avance à la hache.
À la fois se fondre dans la gorge de l'air de l'eau
et exhumer l'immensité fourmillante sous soi.
Avec bras et bouche d'adieux
faire tout trembler. Devenir impitoyable.

Qui est l'autre qui bat en moi en nous ?
Car on est toujours un peu celle-là. Qui tue.
Celle-là. L'autre. Chimère
sous n'importe quelle terre veuve.

Et le lointain et la pure transparence de la vitre
ne sauvent personne. Ni nous-mêmes.
On aurait beau faire semblant parler futur fort.
Déplacer l'angle du jeu les pions leur couleur. Danser
sur les eaux. Faire comme si l'aube était là.
On est toujours un peu compromise.
La mort approche, on n'y peut rien.
Déjà tout près de la cage. Dedans
sa tranquille bonté d'inconnue et de spectre familier
– de jour de nuit une nouvelle apparition
enveloppée d'os. Protecteurs immobiles.

La mort approche et son décor entier passe
– terre branche fanion fil tout y est – une fois de plus
debout passe sous mes yeux.
Ta voix de si loin dit *consoloir*⁵.
Dit maison – et j'entends globe – lieu intime
de collectionnement et d'attachement aux objets.
Consoloir pour presque rien – ni astre de chevet ni oreiller.

Notre lent cortège. Et s'il allait *rouler jusqu'à la mer*.

1. *Ma très grande mélancolie arabe*, Lamia Ziadé, Paris, P.O.L., 2017.

2. Extraits d'*Ardeur* de Nicole Brossard, Montréal, Les Écrits des Forges, 2008.

3. *Les Traversées*, œuvre de l'artiste Manon Labrecque, 2012.

4. Titre de l'œuvre de Sylvie Cotton, dans *Relations* n° 792, octobre 2017.

5. *Le Consoloir*, œuvre de Sylvie Cotton, 1995.